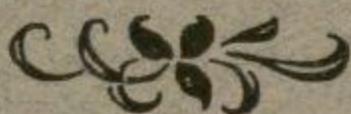


25  
FRÉDÉRIC MACLER



# L'Église Arménienne



PARIS

LIBRAIRIE E. NOURRY

62, RUE DES ÉCOLES, 62

1920

## DU MÊME AUTEUR

---

### Publications relatives à l'Arménie moderne.

- La musique en Arménie.* Paris, E. Nourry, in-12, 40 pages.
- Autour de l'Arménie.* Paris, E. Nourry, in-16, xvi + 326 p.
- La France et l'Arménie à travers l'art et l'histoire.* Paris, H. Turabian, in-4°, 59 p. et illustrations.
- L'éternelle victime*, dans *Le Rappel*, n° du 13 novembre 1918.
- France et Arménie*, dans *La Voix de l'Arménie*, n° du 15 novembre 1918.
- A propos des Arméniens*, dans *Par le monde*, n° du 15 décembre 1918.
- Les Arméniens en Syrie et en Palestine.* Communication au Congrès français de la Syrie. Marseille, 1919.
- Erzeroum*, ou Topographie de la haute Arménie..., dans le *Journal asiatique*, n° de mars-avril 1919.
- Note sur quelques inscriptions funéraires arméniennes de Malacca...*, dans le *Journal asiatique*, n° de mai-juin 1919.
- L'Eglise arménienne*, dans *Foi et Vie*, cahier B, n° 11, 20 juillet 1919.
- L'assassinat d'un poète arménien*, dans *La Vie*, n° du 15 octobre 1919.
- Comment a vécu l'Arménie*, dans *La Vie*, n° du 1<sup>er</sup> janvier 1920.
- Impôt turc et peuple arménien*, dans *La Vie*, n° du 15 janvier 1920.
- Un gouverneur turc en Asie-Mineure*, dans *La Vie*, n° du 1<sup>er</sup> février 1920.

---

Jean ARTIN

# L'ÉGLISE ARMÉNIENNE <sup>(1)</sup>



SOMMAIRE. — *Arménie et zoroastrisme. — Arméniens et Byzantins. — Arméniens et Arabes. — Arméniens et Latins (Cilicie). — Arméniens, Mongols, Turcs et Persans. — XIX<sup>e</sup> siècle. — Arménie et Russie. — L'aube du XX<sup>e</sup> siècle.*

---

Mesdames, Messieurs,

Un Arménien, enlevé à la fleur de l'âge, s'en était allé mourir tristement à Malacca, dans le lointain Orient. Une inscription, gravée sur sa pierre tombale, portait les mots suivants :

Salut ! ô toi qui lis l'építaphe de la tombe où je dors.  
Dis-moi les nouvelles, dis-moi la liberté des hommes de mon  
[pays, pour qui j'ai tant pleuré ;  
Dis-moi s'il s'est levé parmi nous un bon gardien qui les  
[dirige et les protège.  
Car j'ai vainement attendu toute ma vie qu'un bon berger  
[vienne veiller au troupeau dispersé.  
Moi, Hagop, petit-fils de Chamir, Arménien d'une noble  
[famille dont je tiens le nom,  
Né en Perse, dans une ville étrangère, à Nor Djougha, où  
[mes parents reposent à jamais,  
Le Destin m'a conduit dans cette lointaine Malacca, qui  
[gardera mes restes mortels (2).

(1) Causerie faite à *L'église des Billettes*, le 8 février 1920\*

(2) Cf. Robert Norman BLAND, *Historical tombstones of Malacca, mostly of portuguese origin...* (London, 1905), in-4°, p. 6, — et *Journal asiatique*, 1919, I, p. 560-563.

Si le destin, par un caprice inattendu, permettait à Hagop de quitter le royaume des ombres, nul doute que cet Arménien ne saluât avec joie les moments que nous vivons. Il discernerait sans peine l'aube du jour nouveau qui commence à poindre pour son peuple. Il verrait dans cet état naissant de l'Arménie le résultat de facteurs nombreux et divers qui, tous, contribuèrent, chacun pour sa part, à hâter l'heure de la délivrance et à assurer l'affranchissement d'un peuple éperdûment épris de liberté, de vie sociale, morale et intellectuelle, désireux avant tout de vivre sa vie après les tribulations séculaires qui l'ont fait la victime de ses puissants voisins.

Parmi ces facteurs essentiels du renouveau arménien, la place doit être faite très grande à l'Eglise nationale arménienne. C'est ce qu'en peu de mots, je voudrais vous rappeler dans l'entretien de ce soir.

\*\*\*

Le 26 mai 451, le général arménien Vardan, à la tête de ses troupes, fortes d'environ 60.000 hommes, accepta le combat contre un ennemi plusieurs fois supérieur en nombre. L'armée perse avait déjà traversé l'Aderbeidjan et s'acheminait vers les districts de Her et de Zarévand. Le but des Persans était double : vaincre et dominer définitivement l'Arménie, privée de roi depuis l'an 428 ; étouffer le christianisme arménien et faire de ses adeptes des adeptes du zoroastrisme.

Les Arméniens, de leur côté, luttèrent pour l'indépendance de leur patrie ; ils soutenaient

le combat de la foi chrétienne contre les visées dominatrices des mages. C'était un duel à vie ou à mort. Il s'agissait pour Vardan et ses soldats d'assurer le triomphe du nom arménien chrétien ; il s'agissait pour les Vardaniens de défendre le sol de la patrie déjà souillé par l'envahissement de l'ennemi.

Le combat s'engagea dans la plaine d'Avarair. Non seulement les prêtres exhortaient les soldats arméniens à repousser toute frayeur, non seulement ils enflammaient les combattants en évoquant les souvenirs bibliques d'Abraham sacrifiant son propre fils Isaac, de Phinée immolant les Hébreux violateurs de la loi, du petit David luttant contre le géant Goliath, mais ils prêchaient eux-mêmes d'exemple. Les évêques, les prêtres, les diacres, toutes les classes du clergé arménien, l'épée à la main, veulent, eux aussi, contribuer à repousser l'ennemi du nom chrétien.

Malgré tant de courage et d'héroïsme, malgré tant d'abnégation et d'esprit de sacrifice, les Arméniens succombèrent sous le nombre. Vardan et 1036 de ses compagnons trouvèrent la mort dans cette lutte inégale. Les survivants de l'armée arménienne se sauvèrent par petits groupes dans des endroits inaccessibles, qu'eux seuls connaissaient, dans des châteaux forts où ils pourraient se reformer et continuer la lutte, une lutte de guerilla, contre les troupes perses, durement éprouvées, elles aussi, par le combat qui venait d'avoir lieu.

La résistance arménienne aurait pu durer longtemps, les incursions que Vasak dirigeait contre les Persans leur auraient causé à la longue de grands dommages. Le roi de Perse jugea

plus opportun de faire acte de bonne volonté et de donner des preuves non équivoques de ses intentions pacifiques.

« Sous l'administration un peu plus humaine du nouveau marzpan (452-464), les Arméniens mirent bas les armes pour quelques années. L'édit du roi proclamant libre l'exercice public du christianisme fut partout promulgué. Les évêques rentrèrent dans leurs diocèses ; les moines reprirent possession de leurs monastères et de leurs domaines. Les anciens propriétaires spoliés recouvrèrent leurs biens. Pendant quelque temps, le pays fut exempt de tribut ; le contingent de cavalerie que devait fournir l'Arménie fut diminué. Enfin, ceux que la violence avait fait apostasier eurent la faculté de rentrer dans le giron de l'Eglise. « Les dieux, disait le roi dans son édit de tolérance, sont irrités contre ceux qui ne vénèrent pas spontanément la religion du mazdéisme... Aussi, je laisse à chacun la liberté de suivre le culte qu'il préfère, car tous sont mes sujets... » (1).

Et, de fait, au v<sup>e</sup> siècle de notre ère, une partie de l'Arménie était devenue tributaire de la Perse. Mais c'est précisément l'époque où, privée de chef temporel, elle affirme le plus sa personnalité. Le caractère arménien s'est formé définitivement dans ces siècles qui vont du v<sup>e</sup> à la fin du ix<sup>e</sup> et où, successivement tributaire des Persans, des Byzantins et des Arabes, la nationalité arménienne se développa, s'épanouit, se cristallisa enfin, de sorte que, dans le proche Orient, ce petit peuple constitua un bloc nette-

(1) Cf. FR. TOURNEBIZE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie...* (Paris [1910]), I, p. 533-534).

ment distinct des peuples qui l'environnaient.

Une parenthèse d'ordre dogmatique me paraît ici nécessaire. Elle vous expliquera, sous une forme peut-être ardue, comment le christianisme arménien ne se confond pas avec les autres branches du christianisme.

On distingue, dans la formation et l'évolution du dogme chrétien, un certain nombre de périodes où les préceptes et les articles de foi s'ajoutant les uns aux autres, finirent par constituer cette masse imposante que l'on dénomme la dogmatique chrétienne.

Dans ces multiples périodes, une des plus importantes est le iv<sup>e</sup> siècle, où les docteurs de l'Eglise se livrèrent ces fameux combats que l'on nomme les luttes christologiques. Il s'agissait de démêler l'élément humain et l'élément divin en Jésus-Christ. La question controversée était la suivante : la nature du Christ est-elle *identique* à celle de Dieu, ou lui est-elle seulement *analogue* ? Les uns soutenaient que le Christ est Dieu ; d'autres, qu'il est simplement une créature. A ces controverses, que je me garderai de vous exposer, prirent part les plus célèbres pères de l'Eglise, Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse. La première phase se termina par le concile de Nicée, 325, qui condamnait la doctrine d'Arius. Les Arméniens adoptèrent les décisions de ce premier concile œcuménique.

La deuxième phase des luttes christologiques est marquée par les noms de Cyrille de Jérusalem, de Cyrille d'Alexandrie, de Nestorius. Celui-ci soutenait que le Christ avait conservé chacune de ses deux natures distinctes ; il enseignait la juxtaposition des deux natures dans le Christ.

Par contre, un archimandrite de Constanti-

nople, Eutychès, enseigne l'unité de la nature en Christ ; il établit le *monophysisme*. On convoque un concile à Ephèse, 449, où Dioscure, aidé de soldats, fait triompher la doctrine monophysite. Mais les décisions en furent annulées par le concile œcuménique de Chalcédoine, où l'on écarta les théories extrêmes, et où l'on établit la dualité de la nature et l'unité de la personne. C'était en 451, et les Arméniens, absorbés par leur lutte défensive contre les Perses, ne purent y envoyer de délégués. Ils ignorèrent longtemps les décisions du concile de Chalcédoine, et, plus tard, lorsqu'ils songèrent à éclairer leur religion, ils adoptèrent le monophysisme, tout en anathématisant Eutychès. La chose est mise hors de doute par le *xxi<sup>e</sup>* chapitre du 3<sup>e</sup> livre de l'*Histoire universelle* d'Etienne Asolik de Tarôn.

\*  
\*\*

La séparation ne fut pas moins radicale entre Byzance et l'Arménie, qu'entre l'Arménie et la Perse.

La turpitude des derniers Arsacides d'Arménie précipita la chute de cette dynastie et, dès l'année 396, l'Arménie était, de fait sinon de droit, partagée entre la cour de Byzance et le royaume de Perse. Un seul parmi les derniers Arsacides essaya de réagir contre la décadence qui menaçait son royaume. Le roi Vram-Chapouh encouragea l'instruction et favorisa la naissance de la littérature arménienne chrétienne.

Mais, mieux que les rois, mieux que les princes, les catholicos ou chefs suprêmes de l'église

arménienne provoquèrent le radieux épanouissement des lettres arméniennes. Grégoire l'Illuminateur, Vartanès, Nersès le Grand, Sahak le Parthe, Mesrob le vartabed posèrent les bases de toute la vie intellectuelle et morale du peuple arménien par les traductions qu'eux et leurs élèves firent de la Bible, des ouvrages de philosophie, de théologie, d'histoire des auteurs grecs, romains et syriaques. On considère le v<sup>e</sup> siècle comme l'âge d'or de la littérature arménienne. C'est le point de départ incontestable de la vie nationale et indépendante du peuple arménien.

Cette indépendance se manifeste par les nombreuses écoles que ces savants purent fonder dans l'Arménie persane.

Il n'en allait pas de même dans l'Arménie byzantine, où il fut interdit d'établir des écoles arméniennes, de prêcher le peuple en arménien, de l'instruire dans sa langue maternelle. Peut-être faut-il voir dans cet exclusivisme grec à l'égard des Arméniens une des raisons majeures pour lesquelles ceux-ci montrèrent si peu d'empressement à accepter le concile de Chalcédoine.

Une autre raison réside vraisemblablement dans le fait suivant. Sur le point d'être battus par les Perses et de voir le zoroastrisme supplanter leur christianisme, les Arméniens implorèrent le secours de l'empereur chrétien Marcien, qui le leur refusa.

L'inimitié ne fit que s'accroître entre Arméniens et Byzantins, et les premiers rejetèrent délibérément un concile qui avait été tenu par les seconds. Pour des raisons d'ordre politique autant que dogmatique, l'Arménie et Byzance ne pouvaient pas suivre la même destinée.

Une tradition qui, selon toute vraisemblance,

ne remonte pas très haut dans le moyen-âge, explique comment les catholicos présidèrent aux destinées du peuple arménien et de son église nationale et autonome : bien qu'élevé à Césarée de Cappadoce, en plein centre grec, Grégoire l'Illuminateur déclare que son église, l'église arménienne, n'a été fondée ni par lui-même, ni par les apôtres, mais par le Christ, le chef de toutes les églises.

Le Christ *descendit* du ciel et ordonna à son serviteur de lui construire une église dans la ville de Valarchapat, ancienne résidence royale. L'église reçut le nom de « Eetchmiadzin », mot certainement forgé pour les besoins de la cause et qui signifie « *est descendu le fils unique* ».

Quoi qu'il en soit de cette tradition, et quel que soit le degré de confiance qu'on puisse lui reconnaître, elle établit un fait : celui de marquer de la façon la plus nette et la plus catégorique que l'église arménienne ne procède d'aucune autre, qu'elle a été établie à l'endroit désigné par le Christ lui-même, qu'en un mot elle est *autocéphale*.

D'autre part, d'après une tradition non moins accréditée chez les Arméniens que la précédente, Grégoire l'Illuminateur et ses successeurs immédiats auraient procédé de la façon suivante pour assurer le recrutement du primitif clergé d'Arménie : Pour éviter l'ingérence étrangère, pour ne pas faire appel, en particulier, à des membres du clergé byzantin, on aurait choisi parmi les prêtres arméniens païens des sujets intelligents que l'on aurait envoyés faire leurs études dans des centres de chrétienté syrienne, spécialement à Edesse et à Medzpin. Leurs études achevées, ces anciens prêtres païens étaient

consacrés au nouveau culte du Christ ; ils avaient l'avantage d'être Arméniens. C'était à la fois affirmer et affermir le caractère essentiellement *national* de l'Eglise arménienne.

Enfin, il fallait au nouveau culte une liturgie. Grégoire l'Illuminateur, élève de Césarée de Cappadoce, aurait pu adopter le rituel grec. Il redoutait les visées dominatrices de l'Eglise byzantine. Il fait traduire la liturgie syriaque.

L'inimitié byzantine ne fit qu'augmenter à l'endroit de l'Arménie. Elle se manifeste non seulement dans le domaine de la dogmatique, mais aussi dans celui de la politique. Les catholicos, constatant l'incapacité des derniers Arsacides à la fin du iv<sup>e</sup> et au début du v<sup>e</sup> siècle, veillent eux-mêmes sur le trône royal ; les rois ne signent aucun traité avec leurs voisins ou avec leurs ennemis sans avoir consulté le catholicos. Celui-ci, d'accord avec les patriotes arméniens, princes et seigneurs, décide d'éduquer le peuple, de l'instruire, de lui apprendre à vivre sa vie bien que soumis au joug étranger. Ce sont les catholicos qui, à travers les siècles, depuis le iv<sup>e</sup> jusqu'à l'aube du xx<sup>e</sup>, conduisent le peuple arménien dans la voie du progrès et de la civilisation, le protègent dans les moments difficiles de son existence, le dirigent, d'un pas lent, mais assuré, jusqu'à ce degré de maturité où il pourra, aujourd'hui ou demain, reconstituer un Etat indépendant, vivre sa vie, renouer enfin la tradition, si souvent interrompue, de son œuvre de nation civilisatrice au milieu des peuples qui le voulaient asservir, qui le martyrisèrent durement et fréquemment, et qui, en dernière analyse, voient leurs plans destructeurs misérablement échouer devant la ténacité d'un

petit peuple, décidé à vivre quand même. L'Église arménienne, foncièrement *démocratique*, a sauvé son peuple.

★★

Les siècles passent. Le monde ressent les secousses d'un cataclysme nouveau.

Parti des sables brûlants de son désert, le conquérant musulman promène, au galop de son cheval, une nouvelle religion.

La conquête arabe embrasse d'abord l'Arabie elle-même. Le flot pousse vers le nord et se scinde en deux courants. L'un dirige l'invasion vers l'ouest, gagne l'Égypte, se répand sur toute l'Afrique septentrionale, franchit le djebel Tarik, domine l'Espagne et pousse une pointe hardie dans le sud de la France.

L'autre armée envahit la Syrie, pénètre en Perse, d'où le dernier roi sassanide s'enfuit en Bactriane, emportant avec lui le feu sacré et ses pyrées.

La conquête de la Perse achevée, restait à dompter l'Arménie, ce dernier fleuron de la couronne persane. Pendant cinquante ans, la lutte fut atroce, et les plus grandes cruautés furent commises. Les catholicos, qui résidaient alors à Dwin, adressent leur appel désespéré à l'empire chrétien de Byzance. Les *basileis*, qui entendaient prélever en Arménie un fort tribut, qui prétendaient exiger la soumission absolue de ce pays, sans prendre en retour d'engagement à son égard, sans lui accorder aucune protection efficace, en retirèrent peu à peu leurs troupes, et, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, la conquête arabe de l'Arménie était un fait accompli. L'évêque

Sébêos et son successeur Léwont ont raconté avec les détails souhaitables ce que fut ce nouveau fléau, qui venait de s'abattre sur le territoire arménien.

Malgré les horreurs du carnage, malgré les tueries sans nombre, qui sont le lot inévitable de toute guerre, de toute conquête et de toute domination, l'islamisme arabe apportait un élément nouveau dans les relations de peuple à peuple. Il mettait fin aux querelles religieuses. Le temps n'était plus aux discussions théologiques ni aux conversions forcées, imposées par les supplices les plus raffinés. En face de cet ennemi nouveau, il fallait se battre ou se soumettre, il fallait se révolter ou accepter la nouvelle domination. La Perse, avec son zoroastrisme, s'effondra devant la conquête arabe. L'Arménie, avec son christianisme et son église, resta seule en face de l'islamisme, sut lui imposer le respect de ses traditions et de sa religion, et finit par vivre en bonne intelligence avec ses nouveaux maîtres.

Transportés dans des pays de civilisation supérieure, les Arabes, sentant leur infériorité culturelle, adoptent et s'approprient sans scrupule les civilisations qu'ils rencontrent. Ils ne cherchent pas à en imposer une qu'ils ne possèdent pas ; ils ne détruisent pas, par simple méthode barbare, pour le plaisir de détruire. Leur cimetière n'hésite pas à répandre des flots de sang, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la soumission voulue ; mais, ce but une fois atteint, le conquérant arabe respecte le monument d'art qu'il rencontre sur sa route ; il sent la supériorité d'une architecture dont il pourra faire son profit ; il laisse subsister ce dont il espère tirer parti.

Aussi la politique arabe à l'égard des Arméniens diffère-t-elle totalement de celle des Sasanides. Tandis que les Persans n'avaient songé qu'à convertir de force les Arméniens et à se les assimiler par n'importe quel moyen, tout l'effort des Arabes consiste à maintenir l'Arménie dans une soumission absolue et à en tirer le plus de profit possible.

Un monument arménien, malheureusement ruiné, montre à l'évidence la liberté dont jouirent les catholicos arméniens du VII<sup>e</sup> siècle pour élever des temples et bâtir des églises. J'ai nommé Zwarthnots. Cette église constituait, avec Etchmiadzin, Ripsimê, Gayianê et Cholakath, un des plus importants sanctuaires arméniens construits dans la plaine araraticienne.

En édifiant le couvent et l'église de Zwarthnots, 645-660, le catholicos Nersès III n'avait d'autre but que de ramener dans la région de Valarchapat le siège pontifical qui résidait à Dwin depuis le milieu du V<sup>e</sup> siècle. Il s'éloignait ainsi de Dwin, complètement au pouvoir des *ostikans* ou gouverneurs arabes ; il s'écartait davantage des empereurs de Byzance, dont la perfidie et la cruauté avaient été si dures au peuple arménien.

A cette date, on se trouve en face de deux faits positifs : le monophysisme définitivement adopté par l'église nationale arménienne comme étant l'expression adéquate de sa pensée religieuse ; — l'érection du temple de Zwarthnots, qui consacre la séparation totale d'avec Byzance.

Et les Arabes, reconnaissant la valeur et les mérites des Arméniens, sachant qu'il valait mieux les traiter en amis qu'en ennemis, décidèrent de restaurer la royauté arménienne. Sur

le déclin du ix<sup>e</sup> siècle, le prince des princes, Achot Bagratouni, avait si sagement administré ses domaines, il avait rendu de si grands services à la cour de Bagdad, que le khalife lui envoya, par l'entremise de Yisa, une couronne et des habits royaux. Le catholicos Géorg oignit à Ani le nouveau roi d'Arménie. Ainsi le peuple arménien, dont l'existence, depuis le v<sup>e</sup> siècle, avait été en grande partie sauvegardée par ses catholicos et son église, voyait reflleurir son indépendance. C'était un horizon nouveau qui s'ouvrait devant lui.



De grandes familles princières présidèrent aux destinées de l'Arménie médiévale : les Ardroumiq, les Siuniq, les Bagratouniq, les Mamikonianq.

Ces derniers, ne possédant pas de vastes territoires, bornèrent leur ambition à servir la nation avec fidélité et dévouement. Plusieurs généraux, issus de cette famille, ajoutèrent un lustre nouveau aux armées arméniennes.

La principauté des Siuniq laissa un nom digne de mémoire dans les annales de l'Arménie. On conserve le souvenir de plusieurs princesses qui, fidèles aux instructions de leurs évêques, acquirent une réputation toute particulière de bonté et de charité. La princesse Bouregh, dont la beauté égalait la piété, alla au devant d'Héraclius, avec des chevaux et de magnifiques cadeaux, lorsque cet empereur se dirigeait vers la Perse. Une autre princesse, Chahandoukht, fit édifier de superbes constructions qu'elle offrit au monastère de Tathew. Ce couvent était deve-

nu, dès le VII<sup>e</sup> siècle, un foyer intense d'instruction. Les plus célèbres calligraphes, les miniaturistes les plus habiles s'y étaient formés ou s'y étaient donné rendez-vous. La quantité de ruines de châteaux, d'églises, de couvents, que l'on relève en Sionnie, montre à l'évidence quel degré la civilisation y avait atteint, lorsque les Bagratides régnaient à Ani et les Ardzrouniq à Van.

Les Bagratouniq ou Bagratides reçurent de Bagdad une couronne royale, et le premier roi, Achot, couronné à Ani, sut faire respecter les limites qu'il avait tracées à son royaume. L'unité qu'il avait réalisée ne tarda pas à disparaître à sa mort. L'Arménie fut divisée par l'ambition même de ses princes. Smbat, fils et successeur d'Achot, avait à peine pris les rênes du gouvernement, que son oncle Abas voulut lui arracher la royauté. Les efforts du catholicos Gèorg pour les réconcilier restèrent vains. Plus tard, la royauté bagratide ne tarda pas à être scindée ; on compta un royaume à Ani, un autre à Kars.

Les Ardzrouniq, de leur côté, avaient fondé un état indépendant dans le Vaspourakan, avec Van pour capitale. C'était une nouvelle cause d'affaiblissement pour le peuple arménien. Aussi l'effort des catholicos consista-t-il avant tout à maintenir l'unité morale du peuple, alors que l'unité politique lui faisait de plus en plus défaut.

Un exemple, choisi entre plusieurs, fera comprendre le rôle capital qu'avait à jouer le catholicat arménien pour préserver son peuple de la ruine et de l'anarchie.

Malgré son énergie, le roi Achot Erkath ne parvint pas à faire comprendre aux *nakharar*

(satrapes) que leurs luttes intestines causaient le plus grand préjudice à la patrie elle-même.

L'ostikan Youssouf en profitait pour établir sa résidence à Dwin et diriger en personne les dévastations commises par ses soldats arabes. Ce nouveau malheur de l'Arménie trouva enfin un écho à Byzance. Le catholicos obtint de l'empereur que des secours fussent envoyés au roi d'Arménie. Youssouf fut surpris d'apprendre la chose, et il couronna roi un certain Achot, cousin du roi Achot lui-même. La guerre civile s'ensuivit tout naturellement. Elle ne prit fin que sur l'intervention du catholicos, qui réussit à réconcilier les deux princes. La paix fut conclue à Dwin. Ce rôle bienfaisant du catholicat se poursuit pendant toute la durée de la dynastie bagratide. Il serait oiseux d'insister davantage.

★★

Les différentes royautes de la Grande Arménie avaient peu à peu succombé sous les coups réitérés des Byzantins et des Turcs Seldjoukides. Le royaume d'Ani lui-même n'existait plus, et les Arméniens qui l'avaient pu avaient émigré vers des sites plus hospitaliers. Une bonne partie s'était dirigée vers la Cilicie où, dès les temps les plus reculés, les Arméniens étaient venus trafiquer. Ils se fortifièrent sur les hauteurs du Taurus et là, absolument chez eux, ils purent braver l'ennemi. A la fin du xi<sup>e</sup> siècle, la migration s'accrut et, au xii<sup>e</sup>, les Arméniens commencent à entrer en relation avec les nations occidentales qui venaient en Orient délivrer les lieux saints des mains des Egyptiens. Un de ces princes arméniens fit une alliance d'amitié avec

les Croisés ; Constantin les secourut, leur fit connaître les routes, leur procura des provisions et des munitions pendant le siège d'Antioche. Pour lui témoigner leur reconnaissance, les princes croisés lui décernèrent le titre de marquis.

Le XII<sup>e</sup> siècle touchait à son déclin, et Salaheddin, ce Kurde, né dans l'Arménie méridionale, s'empara de Jérusalem (1187). Les nations occidentales forment une nouvelle croisade et, sous la conduite de Frédéric Barberousse, ne tardent pas à pénétrer en Asie. Arrivé à Iconium, l'empereur envoie une ambassade au prince d'Arménie, Léon, lui demandant aide et protection pour la grande œuvre chrétienne qu'il vient accomplir en Orient. Léon répond favorablement à l'empereur et envoie d'abondantes provisions aux Croisés. Il espère, en retour, recevoir une couronne royale de la main même de l'empereur.

Lorsque l'armée impériale eut pénétré en Isaurie, le prince Léon, le catholicos Grigor, le célèbre Nersès Lampronatsi, archevêque de Tarse, vont au devant de l'empereur. La rencontre ne put avoir lieu, car Frédéric s'était noyé en se baignant dans le Calicadnus.

Le couronnement de Léon fut différé de ce chef pendant quelques années. Il fallut attendre qu'Henri VI, fils et successeur de Barberousse, se fût mis d'accord avec le pape Célestin III pour envoyer à Léon une couronne royale et un étendard à son chiffre. Enfin, le jour de la Noël 1198, Léon fut solennellement sacré roi d'Arménie par le catholicos Grégoire VI, dans la cathédrale de Tarse. Tous les dignitaires du nouveau royaume assistèrent à cette solennité, ainsi que le cardinal Conrad, délégué du pape et de l'empereur.

Pour ne pas rester en retard, le *basileus* Alexis l'Ange envoya, lui aussi, une couronne à Léon, confirmant de la sorte les droits et prérogatives des Arméniens sur la Cilicie.

Le peuple arménien prit ainsi contact avec une nouvelle branche de la chrétienté, la cour de Rome. Léon ne perdit pas de temps pour organiser son royaume. Il transféra le trône de Tarse à Sis, qui devint la capitale politique et religieuse de l'Arméno-Cilicie. Il fonda des tribunaux, fixa la quotité des impôts et imita, dans une large mesure, l'organisation des principautés latines de Syrie. Il dota richement les couvents et donna des immeubles aux ordres des chevaliers. Il entra en relations suivies avec les nations européennes et se sépara complètement de Byzance, contre qui il pourrait dorénavant lutter avec succès, grâce à ses nouveaux alliés.

Les papes tirèrent également profit des relations qui venaient de s'établir entre l'Occident et l'Arménie. A partir du règne de Léon II, une correspondance active et suivie s'établit entre les papes de Rome et d'Avignon, les rois et les catholicoi d'Arménie, dans le but d'unifier les églises romaine et arménienne. Plusieurs rois de l'Arméno-Cilicie, fondant de grandes espérances sur leurs relations avec l'Occident, étaient enclins à faire de grandes concessions théologiques et religieuses. Mais la nation arménienne défendit énergiquement l'indépendance et l'autonomie de son église, et les tentatives d'union faites par Rome n'eurent pas plus de succès auprès du peuple d'Arménie que celles qui avaient été faites jadis par la toute puissante Byzance.

Dans cet ordre d'idées, une mention spéciale doit être faite des *Unitaires* qui, une fois encore

tentèrent de rapprocher tellement les églises arménienne et romaine, qu'il en résulterait naturellement une fusion si intime et si étroite que ces églises finiraient par n'en faire plus qu'une seule.

Leur chef, Jean de Orni, neveu du prince Grigor, seigneur de Orni, était élève du dominicain Barthélemy de Bologne. L'effort des *Unitar* consistait à établir une union complète entre l'église arménienne et l'église latine, non seulement en ce qui concerne la foi, mais en ce qui regarde le rite. Ils voulaient ramener le rite arménien au rite latin.

Ces intentions provoquèrent le mécontentement du peuple arménien, qui se refusait absolument à échanger la liturgie de Grégoire l'Illuminateur contre celle de Rome.

Parmi les Unitaires, Nersès Balients, originaire de Cilicie, évêque d'Ourmia, se fit particulièrement remarquer. Il se rendit en France, sous le pontificat de Clément VI, séjourna à Avignon et se perfectionna dans la connaissance du latin. De même, le patriarche d'Arménie, Hagop II, vint en France, en 1327, alla à Avignon auprès du pape Innocent VI, et s'entretint avec lui des affaires d'Arménie. Il écrivit diverses lettres pastorales, dans le but d'encourager l'entreprise des Unitaires.

Malgré ces différentes tentatives, venues de l'Occident, le clergé national arménien veillait. Le couvent de Tathew, en Siounie, devint le rempart de l'orthodoxie arménienne. Jean d'Orotn, Grégoire de Tathew et leurs élèves acquirent par leur science, par leurs publications, par leur orthodoxie farouche mais justifiée, la ré-

putation de défenseurs de l'église et du peuple d'Arménie contre les avances de l'église latine.

\*\*

Placée au carrefour des peuples, l'Arménie était condamnée, par sa position géographique, à subir le choc de toutes les hordes barbares qui, parties de l'Asie centrale, déferlaient vers l'ouest, en rasant tout sur leur passage. Après les invasions seldjoukides à la fin du xi<sup>e</sup> et au xii<sup>e</sup> siècle, ce fut, au xiii<sup>e</sup> siècle, le tour des Mongols. Et l'Arménie eut toujours, au sein de son clergé, des hommes de valeur qui surent parer au danger le plus immédiat, sans le pouvoir éviter complètement.

Vardan le Grand, qui ne connut pas les honneurs ecclésiastiques, qui se borna, sa vie durant, à rester un simple moine, joua un rôle considérable parmi ses contemporains et exerça une influence très grande sur les événements politiques qui se déroulaient de son temps (1). Le catholicos Constantin I<sup>er</sup> le chargea de missions importantes et délicates auprès des évêques, des supérieurs de communautés et des princes de la Grande Arménie (2).

En outre, « le pape Innocent IV, qui, comme tous les souverains pontifes à cette époque, déploya tous ses efforts pour ramener l'église arménienne à l'unité catholique et lui faire accepter la suprématie du Saint-Siège, envoya en Orient un légat nommé... Dimanche, forme vulgaire... du nom de Dominique, avec une lettre

(1) Cf. DULAURIER, *Recueil des historiens des croisades... Documents arméniens...* (Paris, 1869), I, p. 431-433.

(2) Cf. DULAURIER, *op. cit.*, p. 432.

adressée au roi Héthoum I<sup>er</sup> ; ce prince et le catholicos confièrent à Vartan, comme au plus docte de leurs théologiens, le soin d'y répondre et de la réfuter. Cette réponse, qui renferme, en quelques pages, la discussion des points de dogme controversés alors entre l'Eglise arménienne et l'Eglise latine, prouve que Vartan était au courant des questions théologiques et philosophiques agitées de son temps dans les écoles de l'Occident. » (1)

Mais la circonstance de sa vie où Vardan manifesta le plus son habileté diplomatique et attira de ce chef le plus grand honneur sur l'Eglise arménienne fut la suivante : de nomades qu'ils étaient, les Mongols tendaient peu à peu, à devenir sédentaires. Le khan Houlagou, qui ignorait probablement le nombre de ses femmes, ne connaissait pas davantage celui de ses fils. Il s'agissait cependant de savoir quel serait son héritier sur le trône royal. On fit appel au clergé arménien, comme étant alors l'élément de civilisation le plus avancé et le plus capable de résoudre un tel problème. Et, dans ce clergé, le choix tomba sur Vardan.

La caravane arménienne se met en marche et arrive « à la cour de Houlagou, alors dans tout l'éclat de sa puissance. La relation de l'entrevue de l'humble moine arménien avec le monarque mongol nous laisse apercevoir la ligne de conduite que Houlagou s'attachait à suivre pour faire oublier aux vaincus les violences de la conquête, et les rallier à son autorité ; elle nous le peint avec des instincts de bienveillance, de douceur et d'humanité, et sous un aspect tout

(1) Cf. DULAURIER, *op. cit.*, p. 432-433.

différent de celui sous lequel nous le montrent d'autres écrivains, organes des nationalités opprimées. La conversation intime qu'eut notre historien avec Houlagou, la déférence que lui témoignait la principale femme de ce prince, Dôkhouz Khathoun, et dont elle donna une preuve éclatante, en le consultant sur une des questions les plus graves et les plus délicates, l'ordre de succession au trône, après la mort de son mari, attestent combien Vartan était apprécié à la cour de Tauriz. Sans croire qu'il décida à lui seul cette question, en se prononçant énergiquement pour Abaka, et pour le maintien des dernières volontés de Houlagou, manifestées en faveur de son fils aîné, il n'est pas douteux que sa voix n'ait eu quelque poids dans la balance, et n'ait conquis au nouveau souverain les sympathies et le concours d'un parti puissant et nombreux, celui des populations chrétiennes de l'Orient. » (1)

★★

Ces relations de bonne intelligence entre les Arméniens et les Mongols étaient de bon augure pour le peuple d'Arménie, et les choses seraient restées en cet état, si les Mongols, dont la religion était plus que primitive (2), ne s'étaient avisés d'en changer. Ils se trouvaient en face du christianisme, dont la doctrine n'était pas pour leur déplaire, mais dont la morale austère n'exer-

(1) Cf. DULAURIER, *Recueil des historiens des croisades. Documents arméniens.*, I, p. 433.

(2) Cf. KIRAKOS DE GANDZAK, apud M. BROSSET, *Deux historiens arméniens...* (Saint-Pétersbourg, 1870), in-4°, p. 134 et suivantes.

çait aucun attrait sur leurs esprits rudimentaires, et en face de l'islam, dont les félicités paradisiaques, beaucoup plus tangibles, leur apparaissaient avec une attirance plus conforme à leurs appétits frustes et sauvages. Les Mongols optèrent pour l'islamisme et ce fut un coup mortel porté aux relations d'amitié déjà existantes entre eux et les Arméniens.

Dès lors, et pendant des siècles, du xv<sup>e</sup> à la fin du xviii<sup>e</sup>, l'Arménie fut le théâtre des dévastations les plus inouïes que l'histoire ait enregistrées. Il faut descendre au début du xx<sup>e</sup> siècle pour voir les barbares de nos jours surpasser ceux du moyen-âge.

L'Arménie et son peuple furent une pomme de discorde continuelle entre les Turcs et les Persans ; il n'y avait plus de royaume d'Arménie ; il n'y avait plus de princes et de seigneurs puissants, susceptibles de prendre la défense et les intérêts du faible et de l'opprimé. Après la tyrannie des Egyptiens, des Perses, des Kurdes, des Tatars, des Turcomans, le sol de l'Arménie était définitivement partagé entre la Perse et la Turquie. Et malgré cela, le peuple arménien ne disparaissait pas ; il ne semblait pas dans la tourmente qui le menaçait à chaque instant ; il maintenait, au contraire, son individualité, sa personnalité, son caractère ethnique et religieux nettement déterminés. Il vivait quand même, et ceci, grâce à son église, grâce à son clergé. Pendant des siècles, mais plus particulièrement au xv<sup>e</sup>, au xvi<sup>e</sup>, au xvii<sup>e</sup>, l'Église arménienne a été la véritable gardienne de la nationalité arménienne ; pendant des siècles, la race et la nation arméniennes auraient péri, englouties par le torrent des invasions, la folie des massacres et la

cruauté des déportations, si l'Eglise arménienne n'avait veillé, avec un soin jaloux, sur les destinées de son peuple.

Et voici qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'aube d'un jour nouveau semble se lever pour ce peuple affligé de tant de maux.

La Russie s'achemine lentement vers le sud, vers le Caucase, vers les nations de chrétienté orientale, qui saluent en elle le libérateur attendu depuis longtemps, qui les délivrera enfin et à jamais de la tyrannie musulmane.

« A différentes reprises, les chrétiens d'Orient avaient fait appel à Pierre le Grand pour les délivrer du joug musulman et, en 1722, le moment semblait propice. La Russie venait de triompher de la Suède, et, sur le rappel de promesses qu'il avait jadis faites, le tsar se décida à marcher vers l'Orient. La Perse septentrionale était sur le point d'échapper aux Russes, grâce aux intrigues des Afghans et des Ottomans.

« Le tsar est informé que les Arméniens de l'Aderbeidjan lui procureront le plus efficace des concours et il ordonne de constituer une armée de 50.000 hommes, composée d'Arméniens et de Géorgiens, qui doivent commencer l'insurrection en attendant l'arrivée des troupes russes. Pierre lui-même commande l'expédition, descend le Volga, et vient jusqu'à Derbend, dont il s'empare. Les Arméniens et les Géorgiens se félicitent de l'arrivée des troupes impériales, s'escomptant trop tôt l'affranchissement du joug persan. Sans qu'on en connaisse exactement la raison, le tsar change d'avis, ne descend pas au sud de Derbend et rebrousse chemin pour retourner à Astrakhan et en Russie, s'emparant, en cours de route, de la région septen-

trionale de la mer Caspienne. Le départ de Pierre le Grand ne change rien à l'économie de l'expédition, et les Russes continuent leur conquête en s'emparant de Bakou et en occupant militairement les provinces peuplées d'Arméniens, que l'on nomme le Chirvan, le Karabagh, la région de Nakhidjévan.

« Mais les Arméniens avaient éprouvé, de ce chef, une cruelle déception. Ils ne perdirent pas courage, et, avec une patience digne de tous les éloges, ils attendirent le moment favorable. Il sembla venu lorsque la tsarine Catherine II et son gouvernement ravivèrent par des promesses encourageantes les espérances arméniennes. Des intelligences habilement entretenues à la cour impériale permirent aux chefs des Arméniens, aux *mélik*s du Caucase, d'élaborer un plan de campagne qui affranchirait le pays de la tyrannie persane. La guerre avait été décidée pour l'été 1784. Les forces arméniennes, réunies aux russes, devaient chasser les Persans et supprimer la principauté de Choucha. » (1)

L'âme et le promoteur de cette politique avait été l'archevêque Hovseph Arghoutian. Il devint l'objet des faveurs de Catherine II et du tsar Paul : le titre de prince fut décerné aux membres de sa famille (2).

« Le programme était bien tracé et remplissait toutes les conditions du succès. Mais... les Russes ne vinrent pas, et leur jonction avec les Arméniens ne put avoir lieu. Quelques années plus tard, en 1791, les pourparlers recommen-

(1) Cf. F. MACLER, *L'Arménie et les tsars*, dans *Foi et Vie*, n° du 1<sup>er</sup>, 16 août 1916.

(2) Cf. M. ORMANIAN, *L'Eglise arménienne...* (Paris, 1910), p. 71.

cèrent, toujours en vue du même objectif. Catherine II elle-même intervient et manifeste sa volonté très ferme de donner satisfaction aux justes revendications des Arméniens. Les Russes, cette fois, arrivent en nombre, et, secondés par les Arméniens, se rendent maîtres de Derbend, de Chamakhi, de Gantzag (Elisabethpol), et pénètrent dans le Karabagh. La fortune semblait sourire aux Arméniens, lorsque l'impératrice mourut ; les troupes russes reçoivent l'ordre de rentrer dans leur pays, et les Arméniens se trouvent à nouveau à la merci de leur ennemi séculaire. » (1)

★★

Le XIX<sup>e</sup> siècle débute sous des auspices peu favorables au peuple et à l'église d'Arménie. Et s'il m'était permis d'employer un artifice d'exposition, cher aux historiens, je vous proposerais de reconnaître trois époques dans cette période allant des dernières années du XVIII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup>.

La première serait marquée par les compétitions de Daniel et de David pour occuper le siège pontifical d'Etchmiadzin et par les querelles qui en furent la conséquence naturelle. Daniel et David constituèrent chacun un parti dans le sein même de l'église métropole. Pour assurer le triomphe de leur cause, les partisans de Daniel n'hésitèrent pas à rompre avec la tradition et à commettre un acte anticanonique : leur chef fut oint catholicos dans le couvent de sourb (saint) Yohan ou Ereqkhoran, en 1802, alors

(1) Cf. F. MACLER, *op. cit.*, p. 310.

que, un an auparavant, David avait été oint dans l'église métropole d'Etchmiadzin.

De la sorte, il y eut deux titulaires pour le même siège pontifical. Ces querelles ne nous intéresseraient que médiocrement si elles n'avaient eu une repercussion immédiate dans la vie politique et morale du peuple arménien. L'un de ces partis servait la politique du sultan de Stamboul, tandis que l'autre favorisait celle de la capitale moscovite. Le parti de Daniel chercha, par le moyen du sultan ottoman, à décider le khan d'Erivan à détrôner David. Le khan répondit qu'il n'avait pas à s'occuper de cette affaire, vu que les Arméniens ont une loi d'après laquelle un pontife, une fois oint, doit être maintenu sur son siège jusqu'à sa mort.

Le parti daniénié se plaça sous le protectorat de la Russie, tandis que les davidiens recoururent à l'influence persane. Les dissensions se prolongeaient, au détriment du prestige du siège d'Etchmiadzin, lorsque David finit par arracher à Daniel une lettre de repentir. Malgré ces querelles, qui ébranlèrent fortement l'autorité du siège catholical, il convient de mentionner, ne fût-ce qu'en passant, l'institution du *synode* d'Etchmiadzin, due à l'initiative de Daniel, 1806. Il gouverna un an et demi, sous le protectorat de la Russie, et fut reconnu comme *catholicos* par les puissances musulmanes.

Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger et si l'histoire doit relever le peu de soin que Daniel et David prirent des intérêts du peuple arménien, on signalera d'autant plus volontiers l'activité de Nersès Achtarakétsi.

Bien avant d'être élu *catholicos* (1843), Nersès d'Achtarak avait rendu de grands services

à la nation arménienne. Il prit une part importante à l'institution du *synode* d'Etchmiadzin. Il fonda à Tiflis, en 1824, le célèbre séminaire Nersessian. Il fut, de 1822 à 1826, pendant des moments très difficiles, le véritable et parfois le seul soutien du siège pontifical, dont il réussit à payer une partie des dettes qui l'accablaient. Enfin, il crut servir les intérêts du peuple arménien, en dégageant le siège d'Etchmiadzin du joug musulman, et en le plaçant sous le protectorat de la Russie (1827).

La Russie avait réussi à occuper Eriyan et Etchmiadzin, grâce aux volontaires arméniens, commandés par l'archevêque Nersès Achtarakétsi (1828). « A cette occasion, l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> (1825-1855) se prodigua en promesses, au point de faire luire à leurs yeux l'espoir d'une autonomie politique. Comme gage de ses bonnes intentions, il avait même donné momentanément le nom d'*Arménie* à ces nouvelles provinces. Mais ce ne fut là qu'une simple manœuvre imaginée dans le but de faciliter ses projets de domination. Une fois le pays soumis, le gouvernement du czar chercha même à soumettre le spirituel. C'est ainsi que le règlement (*pologénie*) spécialement édicté (1836) pour établir les rapports de l'administration patriarcale, ouvrit toutes grandes les portes à l'intervention de l'autorité politique. Les observations que purent faire à cet égard les Arméniens de Russie, de Turquie et des Indes restèrent sans résultats, et le *pologénie* n'a cessé d'être en vigueur dans son intégrité » (1).

(1) Cf. M. ORMANIAN, *L'Eglise arménienne...* (Paris, 1910), p. 71-72.

Nersès d'Achtarak avait peut-être fait fausse route en faisant appel au tsar, pour préparer et réaliser l'affranchissement et l'indépendance du peuple arménien par la Russie. Il avait, en tous cas, agi en parfaite bonne foi.

Toute autre fut la méthode préconisée par Khrimian. Lui aussi voulait la liberté, l'indépendance, l'autonomie de la nation arménienne. Mais au lieu de recourir à l'étranger, au lieu de faire appel à un allié puissant qui peut devenir tôt ou tard un maître et un despote, il exhorte son peuple à ne compter que sur lui-même, à préparer par ses propres moyens son émancipation et son affranchissement. Il prépare la voie morale, la seule vraie, alors que ses prédécesseurs avaient trop compté sur le concours de l'étranger.

L'œuvre de Krimian a été fort bien décrite par un écrivain arménien contemporain. Je m'en voudrais de ne pas vous faire connaître quelque une de ces pages. Mon français ne vaudra pas son arménien. Vous saurez être indulgents (1) :

Tandis que la presse arménienne de Constantinople, morne et atone, se taisait en face des tortures inouïes que subissaient les Arméniens des provinces, une voix résonnait, fière et altière, dans ce silence timide et volontaire; elle résonnait avec toute la conscience de la dignité humaine, sans s'insinuer, sans flatter, sans cacher les plaies ensanglantées du « grand muet qu'est le peuple », de l'exécrable enfer des souffrances arméniennes, enfer pavé de sang et d'ignominie.

Cette voix s'élevait du Vaspourakan, des hau-

(1) Cf. F. MACLER, *Autour de l'Arménie* (Paris, 1917), p. 240 et suivantes.

teurs de Varak, où était allé percher l'aigle, et d'où il lançait ses cris aigus vers les horizons brumeux du pays arménien, pleurant avec son peuple, vivant ses tortures et partageant son martyre, faisant connaître les plaintes désespérées de ce peuple contre les forces aveugles de la barbarie.

C'était Khrimian, la noble conscience, l'interprète des douleurs et des vœux endeuillés du peuple arménien d'alors. « L'aigle du Vaspourakan » (Ardzive Vasbouragani) apparaissait comme un phénomène extrêmement révolutionnaire dans l'horizon arménien. C'était le seul organe de la patrie, qui, tout en pleurant les ruines, adressait à la nouvelle génération des appels de lutte et de révolte. Les pleurs et les plaintes ne formaient qu'un même cri de douleur, s'élevant de l'obscur imprimerie de Varak, parvenant au loin, à Constantinople, au Caucase, en Perse, racontant les souffrances du peuple, apportant partout le parfum des monts et des vallons de la patrie, remplissant les cœurs de l'enthousiasme le plus patriotique, le plus pur, le plus chaleureux.

Khrimian était un autre Alichan, établi sur le sol même de la patrie, au sein de sa propre race, en contact immédiat et journalier avec le formidable drame qui se déroulait, en communion directe avec les plaintes douloureuses qui émanaient des milliers d'âmes environnantes. Khrimian était un autre Alichan, peut-être moins poète que le chantre d'Avarair, mais plus original et plus profond, doué d'une mentalité plus forte et d'une verve plus vigoureuse, un maître à la fois de la plume et de la parole, en un mot un écrivain, un orateur, un conducteur.

C'était un maître, de naissance, original, singulier, ne possédant pas une instruction normale et complète, mais surprenant son interlocuteur par sa parole instructive et sa sagesse profonde. C'était un métal brut qui rendait un son merveilleux, le type véritable de l'apôtre dont le regard sublime reflétait les immenses douleurs de son peuple, dont le visage simple et titanique personnifiait les hautes montagnes de l'Arménie, ses horizons immenses, ainsi que ses eaux claires et limpides.

Khrimian fut le premier abbé qui devint publiciste et prononça des harangues. Il fut le premier religieux qui renonça à la vie stérile du couvent et s'adonna, de toutes les forces de son être, au peuple des travailleurs. La démocratie n'a, sans aucun doute, pas eu de représentant plus illustre et plus pur, de pionnier plus puissant et plus convaincu que cet abbé « égaré ». Les livres de prières furent exclus de ses préoccupations journalières ; les chaires des églises retentissaient de ses sermons patriotiques, chaleureux et encourageants, évoquant les noms vénérés et légendaires d'Aram et de Haïk.

De ces mêmes tribunes sacrées, le Docteur, épris de liberté, lançait, en même temps que ses prières, ses foudres contre les usuriers, les ecclésiastiques prévaricateurs et toutes les classes du peuple ouvrier. De ces mêmes tribunes, il cinglait de son verbe mordant la dissimulation, l'ignorance ; faisant, par contre, l'apologie de l'étude, de la civilisation, de l'école populaire, de la science, du progrès sous toutes ses formes.

Ce type rare et admirable d'autodidacte eut très vite rempli son arsenal intellectuel. Il fit les progrès les plus rapides, grâce à son extraordi-

naire faculté d'observation et de compréhension, grâce surtout à ses longues et lointaines pérégrinations en Turquie, au Caucase, en Perse. Partout et toujours, il observait attentivement et étudiait minutieusement la vie arménienne, et les antiques ruines de la patrie. Partout il rallumait le feu patriotique par ses sermons entraînants, par son langage simple et biblique. Il relevait les courages abattus, les cœurs accablés, invitant tout le monde à l'action, à l'œuvre inlassable de la reconstitution de la patrie.

Sa plume ne fut pas moins forte que son verbe. Que de puissance, que de beauté, que de flamme dans ces appels, dans ces pleurs, dans ces cris désespérés et suppliants, dans ces encouragements énergiques, mâles et belliqueux qui abondent dans les écrits de Khrimian, à dater de sa première publication, « Heravirag Araratian », où la lyre du poète commence à chanter, jusqu'aux pages sublimes de l'« Ardzive Vaspourakani », dans lequel il expose, aux yeux du lecteur, l'immense Arménie avec ses spectacles les plus grandioses et les plus touchants, avec ses ruines tristes et glorieuses, avec l'ombre encore parlante des Mesrop, des Vardan, des Sahak...

Et le lecteur émerveillé, au milieu de cette galerie immense mais délaissée, entrevoit, dressé sur les ruines, le géant, le patriote, pleurant, exhortant, encourageant sans cesse, appelant les enfants errants de l'Arménie : « Vers la patrie ! Vers la patrie ! Réveillez-vous, fils de Haïk ! réveillez-vous ! Car le soleil de la civilisation a point à l'horizon des cieux ; il n'y a plus de despotisme barbare ! »

Quel spectacle ravissant que celui de ce soleil

levant ! Khrimian avait pressenti déjà son rayonnement libérateur. Aussi, ne se contente-t-il plus, dans l' « Ardzive Vaspourakani » de simples mélodies plaintives, de lamentations inutiles et démoralisantes ! il sait y faire vibrer l'accent de la révolte ; il sait y prêcher la résistance en vue de la liberté.

Ses hautes qualités morales et intellectuelles, son patriotisme des plus ardents et des plus sincères, ses efforts inlassablement tendus vers la libération de son peuple valurent à Khrimian le titre de *premier révolutionnaire* des Arméniens de Turquie.

L' « Ardzive Vaspourakani » a sa place d'honneur dans la presse arménienne, comme dans l'histoire de la renaissance nationale. Il fait partie de l'existence volcanique de Khrimian. Il constitue le superbe monument de son immense et si féconde activité.

Un groupe d'élèves de l'internat fondé par Khrimian à Varak collaborait à son périodique. C'étaient les *aiglons* intellectuels qu'il avait amenés des quatre coins de l'Arménie. Ils vivaient et grandissaient sous le souffle vivificateur du maître adoré ; ils s'instruisaient, s'ennoblissaient dans son atmosphère pure, idéale, en sa compagnie charmante et captivante. C'étaient Servantzdiantz, Tokhmakhian, d'autres encore, tous futurs conducteurs du peuple arménien, instituteurs, prédicateurs, écrivains. Et Raffi lui-même, l'éminent romancier national arménien, le plus fort inspirateur, le plus grand promoteur des récents mouvements arméniens, apportait, quoique encore débutant, sa collaboration à l' « Ardzive Vaspourakani », durant son court séjour à Varak.

Ces patriotes convaincus constataient personnellement, sur place, en pleine Arménie turque, les horreurs du régime ottoman ; ils assistaient au drame le plus effrayant et le plus monstrueux ; ils voyaient, de leurs yeux, la torture la plus cruelle et la plus satanique appliquée à ce petit peuple de quelques millions d'âmes. Les affres de cet enfer s'intensifiaient d'année en année, par l'incursion des Circassiens et d'autres réfugiés musulmans, par le contre-coup des mouvements libérateurs des Balkans, par l'épuisement progressif de la Turquie amenant à sa suite l'augmentation effrénée des impôts.

En présence des malheurs séculaires et sans cesse croissants de la patrie, l'Aigle du Vaspourakan et ses aiglons frappaient énergiquement à la porte de la déesse Liberté, voulant à tout prix, d'un effort héroïque, jeter à bas l'hydre du despotisme. Et c'était la muse de Khrimian qui, éplorée, inconsolable, mais fière et intrépide, était venue se fixer dans la patrie même pour proclamer une idée sublime sur ces hauteurs endeuillées : l'idée de l'insurrection arménienne, qui devait désormais grandir, se développer progressivement sous la double poussée de l'esprit subjectif et de la réalité objective, et qui s'en irait gagner peu à peu les cœurs, et enflammer les esprits.

La lutte héroïque, lugubre, singulière, devait éclater en un temps confus et sous un ciel orageux. Mais il fallait qu'elle éclatât, selon l'expression prophétique de l'Aigle du Vaspourakan, pour régénérer un peuple insulté et foulé aux pieds ; il fallait qu'elle éclatât, pour essuyer de son front la honte de la servitude et faire pousser à nouveau les nobles rejetons d'une Nou-

velle Arménie, sur le sol trempé de larmes et de sang de l'ancienne...

\*\*\*

Avec de tels hommes, la destinée du peuple arménien était en de bonnes mains. Mais ce n'était pas suffisant. Il fallait passer du rêve à la réalisation. Pendant des siècles, et jusqu'en ces toutes dernières années, les Arméniens répandus dans le monde entier s'étaient accoutumés à considérer le siège patriarcal d'Etchmiadzin comme le point de ralliement de leur nation. C'était un stade qu'il fallait franchir. Il fallait désormais faire mieux.

C'est ce que comprit très bien le catholicos actuel d'Etchmiadzin. Dès le début de l'année 1913, S. S. Kévork V nommait une Délégation nationale arménienne, résidant à Paris, avec mission spéciale de présenter les doléances du peuple arménien aux grandes puissances et d'obtenir enfin un adoucissement aux maux dont souffraient les Arméniens. Après avoir préparé l'émancipation du peuple arménien, il convenait de l'accomplir. Le président de cette Délégation, S. E. Boghos Nubar, se mit à l'œuvre, sans tarder. Le traité de San Stefano, comme celui de Berlin, était resté lettre morte ; la convention de Chypre, comme le projet de réformes présenté à la Porte en 1895, demeurait sans effet. Par une série de *notes* (1), la Délégation nationale arménienne demandait aux grandes puissances de faire enfin exécuter les réformes stipulées par l'article 61 du Traité de Berlin. Un

(1) Cf. F. MACLER, *Autour de l'Arménie* (Paris, 1917), p. 287 et suivantes.

premier point était acquis. On apprenait en mai 1914, que deux inspecteurs généraux avaient été désignés pour surveiller l'exécution des réformes promises. La grande guerre éclata. Les inspecteurs ne partirent pas.

Une deuxième émanation de l'église arménienne, peut-être moins immédiate que la précédente, est la création de la République arménienne du Caucase, en mai 1918. Avec leurs propres forces, alors qu'ils étaient lâchement abandonnés par leurs alliés de la veille, les Géorgiens et les Tatars, et aussi peu secourus que possible par les puissances occidentales, les Arméniens de Russie furent assez énergiques et assez volontaires, ils eurent assez de foi et d'espérance dans l'avenir de leur race, pour proclamer la république sur la terre de leurs pères, à l'endroit même où s'était déroulée la plus belle, la plus brillante, la plus authentique de leur histoire. Le territoire du nouvel Etat comprenait Etchmiadzin, dont les catholicos, depuis l'an 1441, avaient veillé, avec un soin jaloux, sur les destinées d'un peuple privé dès lors de tout chef temporel et national.

★★

Après avoir vaincu le monde, après avoir réduit à sa merci rois et empereurs, après avoir promené à travers l'Europe son aigle victorieuse, le vainqueur de Lodi, d'Arcole, des Pyramides, d'Austerlitz, d'Iéna, méditait tristement sur son rocher solitaire de Sainte-Hélène. Récapitulant un jour les événements passés, — ainsi le rapporte le *Mémorial de Sainte-Hélène*, — « l'empereur, dans le cours de la conversation, est ar-

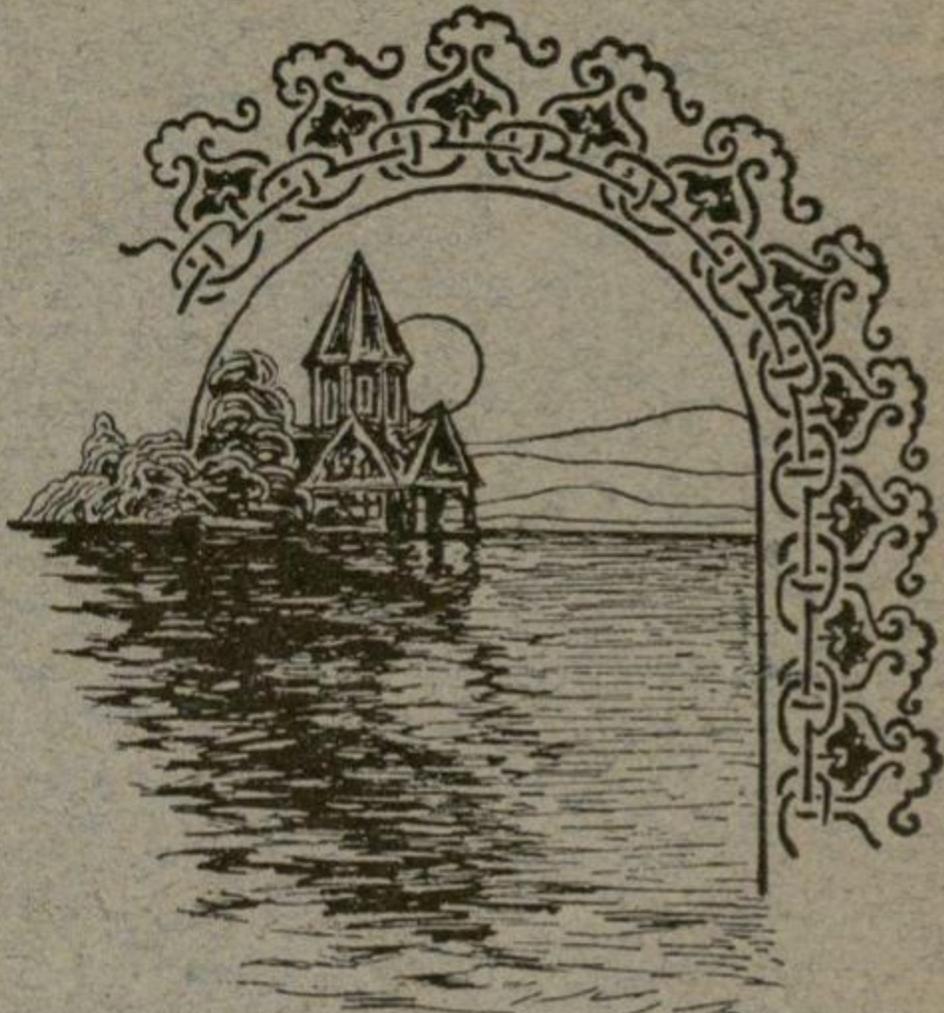
rivé à dire, parlant de l'Égypte et de la Syrie, que s'il eût enlevé Saint Jean d'Acre, ce qu'il eût dû faire, il opérerait une révolution dans l'Orient... Saint Jean d'Acre enlevé, l'armée française volait à Damas et à Alep ; elle eût été en un clin d'œil sur l'Euphrate ; les chrétiens de la Syrie, les Druses, les chrétiens de l'Arménie se fussent joints à elle ; les populations allaient être ébranlées... J'aurais atteint Constantinople et les Indes ; j'eusse changé la face du monde.»

Napoléon I<sup>er</sup> n'atteignit pas Constantinople, il ne traversa pas l'Arménie, il ne changea pas la face du monde. Les dominateurs sont tôt ou tard dominés. Les peuples, de jour en jour, ne veulent plus être dominés. Ils demandent à être gouvernés, à être administrés, aussi sagement que la chose est possible pour les cerveaux humains.

Et le rêve, entrevu au début du XIX<sup>e</sup> siècle, vient enfin, cent ans plus tard, de trouver sa réalisation. Les légionnaires français et britanniques, opérant leur jonction avec les légionnaires arméniens, ont dompté le dominateur de la Syrie et de la Cilicie. Il ne s'agit plus de traverser l'Arménie et de foncer sur l'Inde ; il s'agit d'affranchir à jamais des populations qui, trop longtemps, ont gémi sous la férule du Turc ; il s'agit, cette fois, de changer la face du monde, non plus au sens où l'entendaient les conquérants de jadis, mais en permettant à chaque peuple, comme à chaque individu, de vivre et de respirer librement. L'armée arménienne, de concert avec ses alliés, réalise en ce moment cet idéal sublime, entrevu et préparé, pour une très grande part, par l'Église nationale arménienne.

J'ai dit.





*Couvent arménien au bord d'un lac*